

## Jean-Jacques Gorog

### Sublimation et $a$

Je remercie ceux qui ont proposé ce thème. Ce titre donné dans la hâte m'a contraint à un examen soigneux et si la structure de bord est bien celle qui définit la pulsion, alors je satisferai au moins sur ce point le programme que je me suis imposé en restant sur le bord d'une question fort complexe. Il rejoint sans que je l'aie pensé au préalable ce que j'ai traité ici même sur la satisfaction. Il se trouve que ce terme de satisfaction y joue également un rôle essentiel.

Il est nécessaire de rappeler les trois étapes ainsi que quelques intermédiaires, qui ponctuent la façon dont Lacan a repris, développé, transformé la sublimation freudienne et qui permettront enfin d'aborder le point délicat du  $a$  :

*Les Complexes familiaux* présentent la sublimation sous une forme telle que nous n'y reconnaissons pas tout de suite le concept freudien, j'ai envie de dire :

« et pour cause », puisqu'il s'agit déjà d'une idée plus lacanienne que freudienne et qu'il tempérera par la suite avec l'examen du concept freudien, même si il n'est pas fondamental. Toutefois l'objet y est déjà présent même si il ne s'appelle pas  $a$

C'est ainsi qu'il est question de « l'imago de la mère » qui tient aux profondeurs du psychisme et dont la sublimation est particulièrement difficile, « comme il est manifeste dans l'attachement de l'enfant aux jupes de sa mère et dans la durée parfois anachronique de ce lien ».

L'opération appelée sublimation est celle qui permet de passer d'un complexe au suivant – « L'imago pourtant doit être sublimée pour que de nouveaux rapports s'introduisent avec le groupe social, pour que de nouveaux complexes les intègrent au psychisme. » – avec un accent sur la troisième qui clôture le complexe d'Œdipe :

« La tension ainsi constituée se résout, d'une part, par un refoulement de la tendance sexuelle qui, dès lors, restera latente – laissant place à des intérêts neutres, éminemment favorables aux acquisitions éducatives – jusqu'à la puberté ; d'autre part, par la sublimation de l'image parentale qui perpétuera dans la conscience un idéal représentatif, garantie de la coïncidence future des attitudes psychiques et des attitudes physiologiques au moment de la puberté. Ce double procès a une importance génétique fondamentale, car il reste inscrit dans le psychisme en deux instances permanentes : celle qui refoule s'appelle le surmoi, celle qui sublime, l'idéal du moi. Elles représentent l'achèvement de la crise œdipienne. »

Ce dernier point est emprunté d'abord à *Pour introduire le narcissisme*<sup>1</sup> avec moi et idéal du moi – il est vrai avec quelque écart encore puisque l'idéalisation y est distinguée de la sublimation – pour arriver à la fin de l'article, à un énoncé très proche de celui de Lacan.

« Ce moment de l'Œdipe donne le prototype de la sublimation autant par le rôle de présence masquée qu'y joue la tendance, que par la forme dont il revêt l'objet. La même forme est sensible en effet à chaque crise où se produit, pour la réalité humaine, cette condensation dont nous avons posé plus haut l'énigme : c'est cette lumière de l'étonnement qui transfigure un objet en dissolvant ses équivalences dans le sujet et le propose non plus comme moyen à la satisfaction du désir, mais comme pôle aux créations de la passion. C'est en réduisant à nouveau un tel objet que l'expérience réalise tout approfondissement. »

« Or, la structure même du drame œdipien désigne le père pour donner à la fonction de sublimation sa forme la plus éminente, parce que la plus pure. L'imgo de la mère dans l'identification œdipienne trahit, en effet, l'interférence des identifications primordiales ; elle marque de leurs formes et de leur ambivalence autant l'idéal du moi que le surmoi

L'imgo du père, à mesure qu'elle domine, polarise dans les deux sexes les formes les plus parfaites de l'idéal du moi, dont il suffit d'indiquer qu'elles réalisent l'idéal viril chez le garçon, chez la fille l'idéal virginal. Par contre, dans les formes diminuées de cette imago nous pouvons souligner les lésions physiques, spécialement celles qui la présentent comme estropiée ou aveuglée, pour dévier l'énergie de sublimation de sa direction créatrice et favoriser sa réclusion dans quelque idéal d'intégrité narcissique. »

1 Freud S., *La vie sexuelle*, « Pour introduire le narcissisme », 1914, Paris, PUF, 1970, p. 98-99 et 105.

En réalité il y a deux sens différents de sublimation dans ce texte, l'un est celui de la transmutation des alchimistes tout à fait massif ici, et qui est un mécanisme général, l'autre est celui qui implique une opération singulière d'un moment de la vie, la période de latence, répression sexuelle avec refoulement et sublimation, conforme à la sublimation freudienne telle qu'elle apparaît dans les *Trois essais*<sup>2</sup>, disons que c'est la forme retenue par le discours courant. Celle qui fait de la sublimation le moyen d'échapper à la tyrannie des pulsions sexuelles bien évidemment. La morale donc relève de la sublimation puisque c'est par son succès qu'elle parviendrait à dominer l'instinct bestial. Or ce n'est pas exactement ce que dit Freud notamment dans *Malaise dans la civilisation* bien qu'il le dise aussi. Mais ce que Lacan retient d'abord n'est pas l'effet civilisateur de l'art par l'art mais sa cause freudienne formulée dans Totem et tabou avec le mythe du meurtre du père.

Un autre texte de Freud moins souvent cité va nous intéresser pour la relation affichée avec l'*Ethique* : *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes* de 1908 où l'on trouve déjà l'inhibition quant au but de la reproduction sexuée, cf. p. 34, et dans *Les cinq conférences*, où il précise que ce but plus élevé qu'est la sublimation peut s'obtenir par la suppression du refoulement (grâce à l'analyse), ce qu'il formule à nouveau dans ses *Conseils aux médecins sur le traitement analytique* de 1912. Est-ce pour autant renoncer pour la culture à la domination sexuelle ? Pas tout à fait, et c'est ce que Lacan ne va pas cesser de reprendre pour le rectifier, avec *das Ding* d'abord, avec a ensuite. Je rappelle que la morale pour Freud en réprimant le sexe produit un compromis que sont le symptôme et le névrosé. La sublimation dès lors représente la guérison, mais pas l'abandon du sexe, l'abandon de ce qui avec le refoulement produit la névrose.

Ce que nous indique ce texte «complexe» comme dirait Boris Vian, c'est une conception de la sublimation centré sur une transformation avec un précipité – notez dans le passage cité les termes de « condensation » et de « création » – qui font de celle-ci une première élaboration de ce qu'il appellera métaphore, la création étant celle du sujet en tant qu'il est transmuté dans et par l'opération. Cette dimension de la lecture de Freud maintes fois reprise par Lacan me paraît essentielle si on veut saisir la suite. Si on veut bien considérer la métaphore paternelle elle-même comme l'équivalent de la sublimation des *Complexes...* – je ne reprends pas la question que j'avais traitée il y a bien longtemps et que notre mensuel a republié récem-

2 Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905, Paris Gallimard, Coll. Idées, 1962.

ment de la sublimation où son échec sert de définition à la psychose qui matérialise ce point <sup>3</sup>.

2) *L'Éthique de la psychanalyse* reprend la question de façon très soignée en distinguant l'objet de la Chose mais c'est la Chose qui se révèle plus proche du a que l'objet, avec la formule bien connue voire trop : la sublimation élève un objet à la dignité de la Chose dont il s'agit de voir en quoi il est bien dans la continuité de ce qui précède, mais aussi en quoi il s'en distingue.

Pour la continuité je voudrais rappeler ce que Lacan dit dans ce séminaire :

« ... il fait intervenir ce recours structurant, la puissance paternelle, comme une sublimation comme telle. »

« ... le fait d'introduire comme primordiale la fonction du père représentée comme telle une sublimation »

« ... lui-même souligne, et à ce moment, l'impasse que constitue le fait qu'il y a la sublimation et que cette sublimation, nous ne pouvons la motiver historiquement, sinon précisément par le mythe auquel il revient, mais dont à ce moment-là, la fonction de mythe devient tout à fait latente; je veux dire que ce mythe n'est vraiment pas autre chose que ce qui s'inscrit dans la réalité spirituelle la plus sensible de notre temps, à savoir la mort de Dieu. Que c'est en fonction de la mort de Dieu que le mythe du meurtre du père, qui la représente de la façon la plus directe, est introduit par Freud comme un mythe moderne, et comme un mythe ayant toutes les propriétés du mythe comme tel »

L'indication figure également à la même époque dans une conférence à Bruxelles récemment éditée.

Autrement dit il maintient ce qu'il avait avancé dans les *Complexes familiaux* de la sublimation œdipienne mais aussi de celle qui précéderait l'Œdipe (primordiale) où il fonde la Chose :

« Si on a tellement insisté sur les sources pré-génitales de la sublimation, c'est justement pour cela. Et le problème de ce qu'est la sublimation est quelque chose qui se pose beaucoup plus tôt précisément au moment où la division entre les buts de la libido et les buts du moi comme tels

<sup>3</sup> «[...] ses effets sublimentaires dans la crise de l'Œdipe sont à la source de tout le procès de la subordination culturelle de l'homme.», « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, Seuil, 1966, p.118.

devient tout à fait claire et patente, accessible au niveau de la conscience. S'il m'est permis d'accentuer là quelque chose, je dirai que si ce terme dont je me sers avec vous pour essayer de donner enfin à cette sublimation une articulation conforme à ce à quoi nous avons affaire au niveau de ce problème, la Chose, ce que j'appelle ici *das Ding*, est là comme une place décisive autour de laquelle doit s'articuler la définition de la sublimation, avant que Je soit né, et, à plus forte raison, avant que les *Ichzteile*, les buts du *Je* apparaissent. » (cf. p.188).

Le problème rencontré est que la sublimation prend tout son essor dans ce séminaire VII alors que l'objet *a* n'est pas encore véritablement à sa place. Il nous faudra proposer ici un raccord sans oublier que sublimation et *das Ding*, constituent une étape précisément dans la constitution de l'objet *a*, sans pour autant identifier la Chose avec *a*.

3) Le séminaire XI avec son développement sur la pulsion et la suite, qui prend sa source freudienne dans *Métapsychologie* avec son complément de la 32<sup>ème</sup> conférences des *Nouvelles conférences*, p. 130-133 – le texte ici est en partie inexact (ce n'est pas dans *Pulsion et destins des pulsions* que ça se trouve, le *Zielgehemmt* pour la sublimation nommément mais bien dans la 32<sup>ème</sup> conférence.

La séquence sublimatoire s'achève avec *D'un Autre à l'autre*, où mon titre va trouver sa justification, explicite puisque Lacan se donne comme programme le rapport de la sublimation avec l'objet *a*. Quand je dis « s'achève » ce n'est pas une figure de style : le mot brusquement disparaît complètement par la suite. La mort de la sublimation chez Lacan – coup de tonnerre comme la mort de Dieu sans doute – mérite aussi une explication que je tenterai de fournir.

Les deux termes essentiels sont ce *Zielgehemmt*, inhibé quant au but et la satisfaction *Befriedigung* de la pulsion. Ceci notons le n'est pas contradictoire avec la transformation sublimée mais pose la question de ce qui a permis d'obtenir cette satisfaction sans l'orgasme sexuel, et pourtant pas sans le sexe. La question ainsi posée amènera Lacan à renverser la proposition de départ : la sublimation c'est l'Œdipe, ce qui définit le névrosé en un énoncé apparemment inverse : « en tant que névrosé, il est précisément voué à l'échec de la sublimation ». L'opposition refoulement – sublimation justifie amplement cette affirmation, le névrosé par définition étant celui qui échoue devant une autre satisfaction que symptomatique. Cet énoncé

simple a donc demandé un effort considérable pour être obtenu. Notons que ça ne fait pas pour autant, à l'inverse, de celui qui est capable de sublimation un sujet psychotique ainsi que ça a été souvent traduit dans le discours courant avec le sublime génie de l'artiste.

Je vais suivre quelques uns des éléments fournis au cours de ces quatre séances du 5 au 26 mars 69 ; il est question d'abord de l'arrêt de la psychanalyse sur un seuil qui est celui de l'implication de la psychanalyse, disons, dans le monde. Je crois que le franchissement du seuil consistera pour Lacan, notamment, en l'invention de ses quatre discours l'année suivante, qui après-coup nous permettront d'entrevoir pourquoi la sublimation, le mot, disparaît de l'enseignement de Lacan ; c'est que les discours, de fait, situent la sublimation comme l'opération qui gouverne le passage d'un discours dans l'autre, transmutation qui ne déroge pas au principe retenu au départ pour la sublimation et rend obsolète cette référence freudienne. Dans *L'Éthique...*, Lacan nous expliquait déjà que la satisfaction donc n'est pas celle d'un objet « stable » mais « passage du non-savoir au savoir sous la forme de la reconnaissance de ceci que, le désir, c'est ce changement comme tel. » De même dans *La Logique du fantasme* où un schéma en quadrangle place la sublimation comme satisfaction, toujours, de l'instauration du sujet.

J'y vois une indication dans l'appui que Lacan prend dans cette séance sur la critique marxiste pour pouvoir franchir ce seuil.

Mais poursuivons avec l'introduction de l'objet. Il reprend une fois de plus la distinction strictement freudienne entre idéalisation de l'objet et sublimation de la pulsion qui oblige à préciser au-delà de la formule de *L'Éthique...*, vue plus haut la fonction de son *a*. De la sublimation il ne nous a dit que deux choses : « que ça avait un certain rapport *am Objekt, am* »

Je passe le débat sur *am* qui sert à montrer que l'objet est indifférent, et d'autre part :

« Elle est *mit dem Trieb*, avec la pulsion. » (la pulsion élide ce qu'il en est du but sexuel)

Il conclut sur :

« ... rien de plus aisé que de voir la pulsion se satisfaire hors de son but sexuel. De quelque façon qu'il soit défini, il est hors du champ de ce qui est d'essence défini comme l'appareil de la pulsion. »

La leçon suivante part des : « ... deux directions sous lesquelles peut s'étudier la sublimation. Si j'ai pris soin dans mon séminaire sur l'éthique de faire une part grande à l'amour courtois, c'est parce que ça nous permettait d'introduire ceci, c'est que la sublimation concerne la femme dans le rapport de l'amour au prix de la constituer au niveau de la Chose.»

En somme Lacan reprend une fois de plus ce qui était dit dans *l'Éthique...* :

« ... la Dame, valeur de représentation de la Chose » ou encore dans *La Logique du fantasme* :

« ... c'est toujours par identification à la femme que la sublimation produit l'apparence d'une création. »

Seulement il y a l'autre versant, le rapport de la sublimation à ce qu'on appelle l'œuvre d'art.

Ces deux directions suivent toujours la difficulté d'appréhender la sublimation dans sa dimension sexuelle singulière (inhibée et satisfaite) et dans les effets sociaux qu'elle implique.

Dans le débat vient se glisser la jouissance :

Le rapport de la sublimation avec la jouissance, puisque c'est de cela qu'il s'agit, en tant qu'elle est jouissance sexuelle, ne peut s'expliquer que par, littéralement ce que j'appellerai l'anatomie de la vacuole.

C'est une reprise de la Chose, avec l'idée d'un vide autour de quoi se constitue l'œuvre d'art, dimension transmissible socialement. Et tout de suite un rappel qui enfin nous amène l'objet *a* :

« C'est que l'objet *a* (la référence est à l'article de Isakover cité déjà dans le séminaire *Les psychoses*, sur le surmoi et la daphnie) joue ce rôle par rapport à la vacuole. Autrement dit, il est ce qui chatouille *das Ding* par l'intérieur. Voilà. C'est ce qui fait le mérite essentiel de tout ce qu'on appelle œuvre d'art. Néanmoins la chose mérite d'être détaillée. Et comme l'objet *a* a plus d'une forme comme l'énonce expressément Freud en disant dans son analyse de la pulsion que l'objet, ça peut être très variable, ça valse, néanmoins nous sommes arrivés à en énoncer quatre, entre l'objet oral, l'objet anal, l'objet si vous voulez scopophilique et l'objet sado-masochique. »

On y vient à ce qui fait notre question :

« ... j'ai laissé les choses au point où la sublimation devait être interrogée dans son rapport avec le rôle qu'y joue, en somme, l'objet *a*.

L'œuvre d'art ne se présente pas autrement au niveau où Freud la sai-

sit, s'oblige lui-même à ne pouvoir la saisir autrement, que comme une valeur commerciale.

Ce prix, elle le reçoit d'un rapport privilégié de valeur à ce que dans mon discours j'isole et je distingue comme la jouissance.

Ce qui fait de l'objet *a* ce quelque chose qui peut fonctionner comme équivalent de la jouissance, c'est une structure topologique, c'est en tant que l'objet *a* est extime et purement dans le rapport instauré de l'institution du sujet comme effet de signifiant. »

Ainsi l'objet *a* est ce qui vient restituer à la Chose sa place avec sa dignité dans la sublimation.

La valeur de *a* se dédouble entre la sublimation, mécanisme de franchissement, satisfaction sans refoulement, et ce qu'elle représente au titre du lien social. L'amour courtois est un exemple limite de jouer sur les deux tableaux. Le mécanisme peut ainsi être étendu à la cure elle-même jusqu'au fantasme révélé par la cure. A cet égard ce n'est sans doute pas un hasard que le thème de la catharsis surgisse à la fin de l'*Ethique...* étant donné sa grande proximité. Du coup il vaut pour l'analyse elle-même. L'analyste dans sa fonction éthique est l'artisan de la sublimation de l'analysant, soit ce qu'il énonce dans *L'acte analytique* comme cette « révélation du fantasme » en fin de cure. Lorsqu'il est question de sublimation Lacan a souvent cet accent un peu mystique conforme à la notion elle-même qui comporte l'élévation.